

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED. 232 rue de Chartres, Natchez et Bienville.

RECEIVED at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEBATS, VENTES, LOUAGES, ETC., QUI SE FONT AU PAIX MOINS DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LE 2e ETAGE.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VERRONT L'EXPOSITION PARANARCIENNE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENVALENTS ENTRAINEES AU BUFFALO "CIRCULATION" SUR BEAU, 205 MAIN STREET.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Shows temperature for 16 September 1901.

ET MAINTENANT!!!

(AND NOW): Après les effroyables scènes qui viennent de terrifier le monde, de jeter dans le deuil toute une grande nation, et qui menacent de se renouveler demain, c'est le cas ou jamais de nous écrier, comme certains orateurs éprouvant le besoin de rassembler leurs idées: And now—et maintenant!!!

théâtre. Nous insistons sur cette expression qui est d'une grande justice, car ces anarchistes sont toujours en spectacle. Ce sont d'horribles comédiens qui jouent le drame uniquement pour épouvanter l'humanité et faire parler d'eux.

Emma Goldman, elle-même, assez peu connue jusqu'ici en dehors des conciliabules de la secte, parce qu'elle se tenait d'ordinaire dans la coulisse, en manière de régisseur de cette troupe de sanguinaires saltimbanques, qui se reconnaissent que dans l'intimité et s'ignorent, se rient au besoin devant le public profane.

Nous voyons le chef de la police de Buffalo faire arrestations sur arrestations, enquêtes sur enquêtes, interrogatoires sur interrogatoires, espérant mettre la main sur une preuve matérielle de complot qui a abouti à l'assassinat. Nous craignons fort qu'il n'en soit pour ses frais de recherches. Des preuves matérielles, il n'y en a très probablement pas; il ne doit pas y en avoir.

Somme toute, voici un attentat monstrueux qui a eu lieu à la face du soleil, au milieu d'une foule immense, la victime est le chef d'une très grande nation. L'assassin est l'instrument d'une secte qui, depuis longtemps, est surveillée dans les deux mondes. Le monstre est, depuis près de deux semaines, entre les mains de la justice. C'est évident pour tous les gens sensés que le crime est le résultat d'un complot ourdi de longue main.

Tout ce que l'on sait, c'est que le misérable assassin est un anarchiste. Mais Czolgosz a-t-il des complices et quels sont-ils? A ces questions pas de réponse. On n'a encore pu rien découvrir. C'est là une situation désolante. Les anarchistes mettent en œuvre des procédés qui déron-

tent la justice des pays civilisés. Ils se rient des longues et lentes formalités qui retardent et entravent chez nous la marche des instructions judiciaires, et ayant trouvé le moyen d'échapper à la justice, ils sont plus encore; ils ne se contentent pas de renier les malheureux dont ils ont armé le bras, ils rejettent la responsabilité des meurtres qu'ils inspirent sur les propres amis de leurs victimes.

Il est temps de mettre un terme à cette débauche d'assassinats et de monstruosités impossibles. Il doit y avoir, et y a certainement des mesures susceptibles d'arrêter court ces sanglants assassinats du Président aura servi au moins à quelque chose. Il a été jeté un vif trait de lumière sur la situation.

Il est clair maintenant que l'on veut non seulement aux monarchies, mais aussi et surtout aux institutions républicaines. Toutes les formes de gouvernement sont menacées également. C'est à elles de se rapprocher et de s'entendre mieux qu'elles ne l'ont fait dans le passé pour exterminer cet ennemi commun de l'humanité. L'assassinat de Carnot, à Lyon, avait effrayé les populations, mais elles ne comprenaient pas bien ce qui se passait. L'assassinat de McKinley à Buffalo achève l'explication. La lumière est faite et la leçon nous vient à la fois des deux mondes.

LA MORT

—DU—

Duc de Leuchtenberg

Le prince Eugène-Maximilien-Romanowitch, duc de Leuchtenberg, est mort le 31 du mois dernier à Saint-Petersbourg. Il était âgé de cinquante-quatre ans. La triste nouvelle a eu certainement un écho douloureux à Paris, où l'on connaît de longue date le prince affable dont la bonhomie charmante et les allures d'un gentilhomme d'autrefois s'accordaient si bien avec le tempérament et le caractère français.

Hôte assidu de la France, il allait, chaque année, passer de longs mois dans l'élegant appartement qu'il s'était choisi au coin de l'avenue d'Antin et de la rue Jean Goujon. Accompagné de son aide de camp, le prince Alexandre Bariatinsky, un des plus brillants officiers de la garde impériale, et de son fidèle médecin, il aimait à se mêler très simplement à la vie parisienne, et il fréquentait assidûment, jusqu'à la mort de sa femme, les théâtres et les cabarets à la mode.

D'ailleurs, il était quelque peu Français... par le sang. Il descendait, en effet, en ligne directe du prince Eugène de Beauharnais, celui qui, pendant la révolution, avait reçu le titre d'Altesse Impériale russe.

En 1843, le Tsar accorda à Nicolas, le troisième descendant d'Eugène de Beauharnais, celui de prince Romanowitch, duc de Leuchtenberg, et son frère Eugène, en lui succédant, hérita à son tour de ses titres et de ses noms.

De son premier mariage avec la princesse D'aria Opotchinina, le duc Eugène de Leuchtenberg avait eu une fille, la comtesse de Beauharnais, née en 1870 et mariée au prince Kotchoubeï en 1893.

De son second mariage avec la comtesse Zénaïde Skobelew, en 1878, il eut pas d'enfants. La mort de sa seconde femme, à laquelle nous avons fait allusion, avait causé un profond chagrin au prince et sa santé, déjà ébranlée, s'en était vivement ressentie. Pendant les premiers jours qui suivirent son malheur, ses familles ne pouvaient arriver à l'arracher à une prostration complète et, plus tard, quand le temps eut apporté un peu d'apaisement à sa douleur, il ne parlait jamais de la princesse sans une touchante émotion.

Très énergique contre les souffrances physiques—énergie à laquelle se mêlait un sentiment de fatalisme—il lutta avec un sang-froid extraordinaire contre le mal qui, parfois, l'obligeait à garder le lit pendant plusieurs semaines.

Il savait que la mort le guettait et il l'attendait en souriant. Nous avons raconté, il y a quelques mois, l'alerte qu'il occasionna dans la famille impériale. Il venait d'avoir une attaque; les médecins, le trouvant pour ainsi dire dans un état comateux, déclarèrent aux grands ducs accourus à son chevet que le moment suprême allait approcher et qu'il ne passerait pas la nuit.

Pourtant, comme son état demeurait stationnaire, les princes se décidèrent à prendre un peu de repos... quand de nouveau ils s'approchèrent à l'aube du moribond, celui-ci, revêtu de son uniforme de général, se leva en les voyant et avec un sourire les accueillit par ces mots:

— Sa robuste constitution avait encore triomphé de la mort. L'autre jour pourtant, elle a été définitivement vaincue, et bien des Français se sont associés de tout cœur aux regrets que laisse derrière lui—dans la famille impériale comme dans le peuple russe—ce prince très sympathique et très brave.

BLONDS ET BRUNS.

Depuis le temps que de patients esprits s'efforcent d'établir des statistiques, on n'avait point encore songé à celles des bruns et des blonds. Il appartenait à une revue anglaise de réparer cet oubli et de considérer l'humanité sous l'aspect encore méconnu de la chevelure. On ne saurait croire tout ce qu'il y a de philosophie dans la nuance des cheveux.

Etes-vous d'un blond léger et discret? Sachez que le destin vous a créé pour être artiste ou poète, savant ou soldat, marin même. Etes-vous tout à fait blond, et plus doré que les moissons? Alors, n'en doutez point, vous serez avocat ou magistrat, réformateur politique—ou agitateur!

Au contraire, si votre front est agrémenté d'une chevelure sombre, c'est que les finances les explorations, la théologie, la littérature ou le théâtre aurent pour vous des séductions inépuisables. Si vous êtes très brun, vous serez homme d'Etat.

Enfin, si l'on en croit le même auteur, il peut être utile à l'occasion de se souvenir que, si les blonds sont actifs, courageux, énergiques, les bruns sont contemplatifs et tous remplis d'imagination.

LA RAGE Guérie par la Rage.

Deux députés ont tué, récemment à Paris, un chien enragé. Voilà de la bonne et utile besogne et ce combat contre le chien furieux n'est rien de l'ordinaire quiétude des luttes parlementaires. Mais contons, sans plus dissimuler, cet exploit non législatif. Ces jours derniers, MM. Le Hérisse et Sarcof, députés d'Ille-et-Vilaine, étaient en villégiature au château de la Matric, près de Cancale, chez M. Léon-Leduc. Les deux honorables se promenaient sans doute les "Bœuliques" et vivaient des jours sans nuages loin du Palais-Bourbon, quand tout à coup un grand bruit d'abois furieux et de cris apanés d'enfants vint troubler cette églogue.

Un chien tout hurlant, les yeux injectés de sang, le poil hérissé, la gueule baveuse, s'était jeté dans la cour du château, avait mordu trois chiens pacifiques et avait planté ses crocs dans le poignet d'un jeune enfant, neveu de la maîtresse du logis. Aussitôt la chasse commença: MM. Le Hérisse, Sarcof et Léon-Leduc s'armèrent d'un fusil de chasse, d'un revolver et d'un solide gourdin, et le premier chasseur député abattit la bête de deux coups de fusil.

Hâtons-nous d'ajouter que les trois chiens mordus ont été immédiatement tués et que le jeune victime fut conduit à l'Institut Pasteur. L'antipaste du chien n'a pu démontrer s'il était enragé ou non, et comme expériences décisives, on a injecté sa moelle à d'innombrables lapins, qui témoignèrent dans quelques jours. La preuve en sera faite.

Au surplus, ces cas de rage sont fréquents en cette saison. Ne croyez pas que le bon chien seul nous fasse courir de mortels dangers. Les chats, les loups, les chevaux, les bœufs, voire même l'honnête "habillé de soie", orgueil des concours agricoles, peuvent devenir enragés. Et il faut bien savoir que ce n'est point la seule morsure de ces bêtes qui est dangereuse. Depuis longtemps déjà il a été amplement démontré par de cruels exemples que la salive des animaux enragés est infectieuse.

"Le chien lèche en mourant le maître qui l'hérit", a dit Voltaire, et ces touchantes marques d'amitié sont souvent mortelles. On cite le cas d'une femme qui se laissait volontiers lécher la figure par son bichon aimé. Un jour, le chien fut enragé, sa maîtresse avait un petit bouton sur la figure et bientôt, infectée par son chien favori, elle devint hydrophobe et mourut dans ces atroces convulsions que les grands cliniciens ont si tragiquement décrites. Autre cas plus typique encore: une brave fermière plamait une volaille mordue par un chien enragé; elle ne prit point garde à une légère égratignure qu'elle avait à la main et succomba bientôt à l'infection rabique.

Mais nous n'avons point l'intention de décrire ici tous les graves désordres que le virus produit dans l'organisme de ses victimes.

Plus intéressante est la prophylaxie de la rage. "La rage, a écrit un savant hygiéniste, M. Dujardin-Beaume, devrait disparaître des tables de mortalité." La loi du 21 janvier 1881, le décret du 22 juin

1882, ont sagement ordonné la punition des chiens errants. La muselière est un excellent remède... avant la lettre. Pour ne citer qu'un cas démontrant l'utilité de cet appareil, l'exemple de Vienne est classique. Une ordonnance imposa la muselière à tous les chiens dans cette ville, il y a quelques années; la rage disparut; puis on remplaça la muselière par une plaque au collier des chiens, la rage reparut pour disparaître à nouveau quand la muselière fut rétablie. Et c'est le moment de lutter contre l'incroyable erreur du public, très accréditée encore même dans les grandes villes, au vingtième siècle, que la muselière rend les chiens enragés!

Et puisque nous parlons de la rage et de ses méfaits, il nous paraît utile de rappeler les premiers soins à donner à une personne mordue, avant l'arrivée du médecin.

Les paysans de Saintonge font absorber au patient une omelette de douze œufs! Dans quelques campagnes, on lave la plaie avec de l'eau et du sel en appuyant à plusieurs reprises sur la morsure une grosse clef rougie au feu pendant que l'opérateur récite "l'oraison" à saint Hubert contre les bêtes enragées" et que les assistants entonnent le "Miserere".

Le fer rouge sur la plaie est un excellent moyen d'annihiler le virus. Mais il n'est pas toujours facile de se procurer un instrument métallique et de le faire rougir au feu. En outre, ce procédé est atrocement douloureux.

Nous avons toujours sous la main des antiseptiques communs qui sont beaucoup plus efficaces. Ainsi, l'eau de Javel, bien connue des ménagères, est un excellent antiseptique. Si vous ne possédez pas ce liquide, employez la teinture d'iode, l'essence de térébenthine ou même simplement le jus de citron.

Complétez ces précautions en appliquant une ligature sur le membre mordu, entre la plaie et le cœur, pour arrêter la diffusion du virus dans l'organisme. Régularisez la plaie, faites d'abondants lavages à l'eau bouillie et expédiez sans retard le malade à l'Institut Pasteur.

Nous n'insisterons pas sur l'admirable découverte de vaccination de la rage, faite par Pasteur, en 1886, et appliquée pour la première fois sur le petit berger Meister. Cette méthode est basée sur l'atténuation de virulence des moelles de lapins enragés. Ces moelles sont soumise à la dissociation et sont très peu virulentes en douze ou quinze jours. Elles sont injectées à doses de plus en plus virulentes à la personne soupçonnée de rage. Avant cette immortelle découverte, la mortalité par la rage était de 15 à 20 pour cent, elle est tombée aujourd'hui à 0.60 pour cent.

Grâce au génie de Pasteur, le virus assassin est devenu un vaccin sauveur. C'est la rage guérie par la rage!

Diplomatie et... politesse chinoises.

On aura une idée du caractère chinois, et en particulier de celui de Li-Hung Chang, par cette anecdote empruntée à son dernier voyage en Europe. Li-Hung Chang visitait, à Glasgow, les chantiers de la compagnie "Clyde Harbour Trust", dont le maire de Glasgow, qui l'accompagnait, est le vice-président. A un certain moment, le diplomate chinois se retourna vers le maire et lui demanda combien lui rapportait son poste de vice-président.

Après vingt ans ils se retrouvaient en présence. D'où venait-il? Pourquoi avait-il violé sa promesse? Pourquoi rentrait-il dans ce pays où elle espérait ne jamais le revoir?

Comme il était changé, presque méconnaissable!... Comme il ressemblait peu au Pierre Broudin de la Butte-aux-Roches! Par quelle métamorphose s'était-il transformé en un être si différent de l'autre?

De la haine, la douce créature n'en avait pour personne! Elle frissonnait presque, malgré la douceur de la température.

VIN MARIANI

Tonique Fameux dans le Monde Entier. Sa grande supériorité est prouvée par une épreuve personnelle. En vente chez tous les Pharmaciens. Refusez les Substituts.

—Mais absolument rien; répondez ce dernier: c'est un poste honorifique. Li Hung Chang, avec un sourire impertinent, reprit: —Comment, vous n'êtes pas payé? Et comment avez-vous fait alors pour avoir ce diamant? Et, en même temps, il désignait un superbe brillant que le maire portait en épingle de cravate.

Le maire de Glasgow, non sans raison, trouva l'observation absolument "shocking".

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

"Vanity Fair."

La première de "Vanity Fair," œuvre de Thackeray, avait attiré la foule dimanche soir, au Tulane. Rien d'intéressant comme le principal personnage du drame—Becky Sharp—une qui excelle dans toutes les élégantes fourberies du monde et possède toutes les fascinations de son sexe: coquette, simulant le succès à outrance, elle se jette dans la vie et traverse les salons avec toute l'audace de la jeune femme qui ne doute de rien et ne voit dans les fréquentations de la société qu'une source de distractions et de plaisirs; elle a toutes les qualités comme aussi toutes les faiblesses de son sexe.

Restait à savoir si l'artiste qui était chargée de représenter ce personnage si compliqué, provoquant à la fois l'éloge et le blâme, était à la hauteur de la tâche qui lui était imposée. Miss Gertrude Bogman a surpris, dimanche soir, tout le public et toutes les galeries du Tulane. Tour-à-tour attrayante, amusante, pétillante d'esprit, elle s'est conquise rapidement les applaudissements de la salle et a assuré à la pièce une grande semaine de magnifiques succès.

Elle est, du reste, fort habilement assistée de M. Charles Bertram et James Cooper. La pièce est d'ailleurs très brillamment montée.

THEATRE CRESCENT.

Ce n'est pas une nouveauté à la Nouvelle-Orléans que "M. Fadden's Row of Flats", la pièce à déjà été jouée ici avec grand succès; mais jamais elle n'a été autant applaudie que cette fois.

La mise en scène est remarquable et les scènes nouvelles sont bien supérieures à celles de l'an passé dans la même bouffonnerie. La partie politique est surtout merveilleusement bien réussie et la reproduction de "Tammany Hall" a été accueillie par de vifs applaudissements.

Quant aux acteurs, ils sont excellents. Nous citerons, entr'autres, Billy Barry, vraiment amusant dans un rôle de politicien irlandais. Mais le succès le plus brillant de la soirée est celui qui remporte Bobby Halston et Jerry Sullivan, deux niais qui se font applaudir à outrance.

On chante et l'on danse beaucoup dans la pièce et Miss Katie Rooney en a profité pour faire entendre sa jolie voix qu'elle manie très habilement. Voilà une merveilleuse série de succès pour le Crescent. M. Fadden's Row of Flats sera représenté jeudi et samedi en matinée comme hier soir.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.



THEODORE ROOSEVELT.

Feuilleton

—Diable, pensa-t-il, un particulier qui ne vient pas des Bati-golles.

Les Indemains, en effet, la dernière funèbre eut lieu, comme le respectable concierge l'avait annoncé.

L'aristocratique église était tendue de noir d'un bout à l'autre.

Les murailles disparaissaient sous les draperies mortuaires, parsemées de l'écusson des Rambert-Lucenay et des d'Orvilliers, surmonté des initiales de la défunte.

Des flammes vertes répandaient autour du catafalque des lueurs fantastiques.

La maîtresse, renforcée de solistes et d'instruments à cordes, sortait, pour la noble paroissienne, ses morceaux de choix et ses harmonies les plus distinguées.

La nef était pleine et pour la première fois depuis sa sinistre aventure, l'héritier de la baronne s'efforçait les regards du public et conduisait le deuil, ce qu'il n'avait pas fait, même au décès de son père.

Mais tant d'années avaient passé sur sa tête qu'il bravait les critiques de la foule et les dédaignait.

Qui donc après vingt ans se souvenait encore de ce qu'avait été jadis le beau Maurice ou se souciait de ce qu'il pouvait être devenu?

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

BATARDS!

VI.

ERTOUX.

Swiss.

M. Turner, Melbourne.

assistance dont il s'était efforcé de se faire oublier.

Quelles mondaines l'avaient aimé! Oh! étaient-elles, ses belles d'autrefois?

A peine se souvenait-il lui-même de leurs noms, Angèle, Jeanne, Thérèse ou Raymonde!

Lorsqu'il sortit, ses yeux toujours perçants se fixèrent sur un groupe de deux personnes qui se tenaient dans un coin obscur et qui cependant attirèrent son attention comme s'il y avait eu entre elles et lui un courant qui les entraînait fatalement l'un vers les autres.

Il y avait un homme et une femme. La femme, de taille moyenne, toute vêtue de noir, comme son compagnon, avait le visage caché sous une épaisse voilette.

Mais ses cheveux roux, tordus en grosses nattes, tombaient sur son cou et un frisson de surprise passa dans les veines du marquis.

Il ne donna pas une seconde. C'était Rose. Mais qui donc l'accompagnait? D'où venait cet Anglais qui se tenait auprès d'elle?

Quel lien y avait-il entre eux? L'homme ne se cachait pas. Il se tenait debout, sa longue redingote pareille à une lévite boutonnée jusqu'en haut; son bel droit comme celui des gergymen, glacé, lui cachait le nez; sa face rasée semblait res-

sortir de la draperie sombre sur laquelle elle se détachait comme une tête de Rembrandt sur un fond obscur.

Et cependant le marquis ne pouvait mettre un nom sur ce visage.

L'autre le suivait d'un regard clair et inouï, distrait en apparence et cependant il ne perdait pas un des détails de cette tête si belle autrefois et maintenant si ravagée, bien que le temps en eût cicatrisé les blessures.

Le balafre qui lui avait fendu la joue de l'œil au menton se voyait encore, mais comme un sillon après la récolte du blé, presque comblée et moins saillante; le nez écorcé sous le bâton vengeur s'était à demi redressé.

Le front était haut et à peine ridé, les cheveux noirs, les yeux brillants.

L'épaisse et soyeuse moustache du marquis, agrippée en pointe, cachait en partie la difformité de ses traits, comme des plantes grimpautes masquent les ézardes d'une tour en ruines.

Seule l'horrible botterie de la jambe fracturée subsistait sans remède, irréparable.

Les os avaient été broyés par le coup de massue qui avait mis fin à l'atroce duel de l'étang des Aulnes. Maurice de Rambert passa. Evidemment pas plus que la tante Colombe, il n'avait recon-

nu d'abord son ennemi d'autrefois sous les traits de cet étranger perdu parmi la foule qui remplissait l'église.

Peut-être même n'était ce pas Rose Broudin qui se trouvait là. Ce n'avait été pour lui qu'une impression d'instinct, sans preuves positives.

Pierre était demeuré impassible. Mais quand la baronne de Praysac sortit à son tour accompagnée de son mari, il éprouva une commotion au cœur.

La douce figure de Louise de Rambert lui causait une sensation de remords et de pitié.

Elle leva les yeux sur lui et s'arrêta brusquement. Ce temps d'arrêt ne dura qu'une seconde, mais il frappa son mari.

Il se pencha à l'oreille de Louise et lui dit doucement: —Qu'avez-vous donc?

Elle murmura: —Je ne sais... un éblouissement, rien.

Le premier coup d'œil, elle avait reconnu l'homme qui avait joué un rôle si néfaste pour elle. Tout le passé lui était apparu en même temps, avec ses douleurs, ses hontes et ses angoisses.

Après vingt ans ils se retrouvaient en présence. D'où venait-il? Pourquoi avait-il violé sa promesse? Pourquoi rentrait-il dans ce pays où elle espérait ne jamais le revoir?

Comme il était changé, presque méconnaissable!... Comme il ressemblait peu au Pierre Broudin de la Butte-aux-Roches! Par quelle métamorphose s'était-il transformé en un être si différent de l'autre?

De la haine, la douce créature n'en avait pour personne! Elle frissonnait presque, malgré la douceur de la température.

Un moment elle se serra contre son mari, comme si elle eût craint de le perdre.

Lorsqu'elle entra à son hôtel après avoir conduit sa tante à ce que nos pères appelaient sa dernière demeure, le baron la suivit dans sa chambre.

Ils avaient peu changé l'un et l'autre. Praysac était toujours l'homme grave et souriant, calme et doux, laborieux et ami de l'étude, chevaleresque et généreux, qu'elle avait aimé dès son en-

fance. De son côté elle avait à peine vieilli.

A trente huit ans, elle restait ce qu'elle était vingt ans plus tôt avec un peu plus de plénitude et de fermeté.

Le bonheur conserve. Et elle se sentait au comble de ses vœux.

Comme lui manquait-il? Rien, sinon un enfant que leur union si intime et si parfaite pourtant, ne lui avait pas donné.

Dans sa partialité, le marquis de Rambert, son père, avait attribué à son fils Maurice, tout ce que la loi lui permettait de donner à ce préféré, à ce favori, qui seul porterait désormais son nom; la baronne d'Orvilliers, aussi riche que lui, avait agi de même et laissé la plus grosse partie de sa fortune à son neveu!

Louise n'avait même pas élevé une plainte! Son mari avait le même mépris qu'elle pour les inutilités richesesses.

Jamais deux natures ne furent mieux faites pour se comprendre. Comme leurs âmes d'élite vibraient à l'unisson, mais aussi comme elles percevaient les sensations l'une de l'autre!

Il se mit à ses genoux. L'hôtel de Praysac n'était pas grandiose comme l'hôtel de Rambert; mais que de grâce et de goût, quelle simplicité élégante dans son aménagement!